Le blocus de Berlin forcé par des enfants

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **57 (1948)**

Heft 2

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-683088

Nutzungsbedingungen

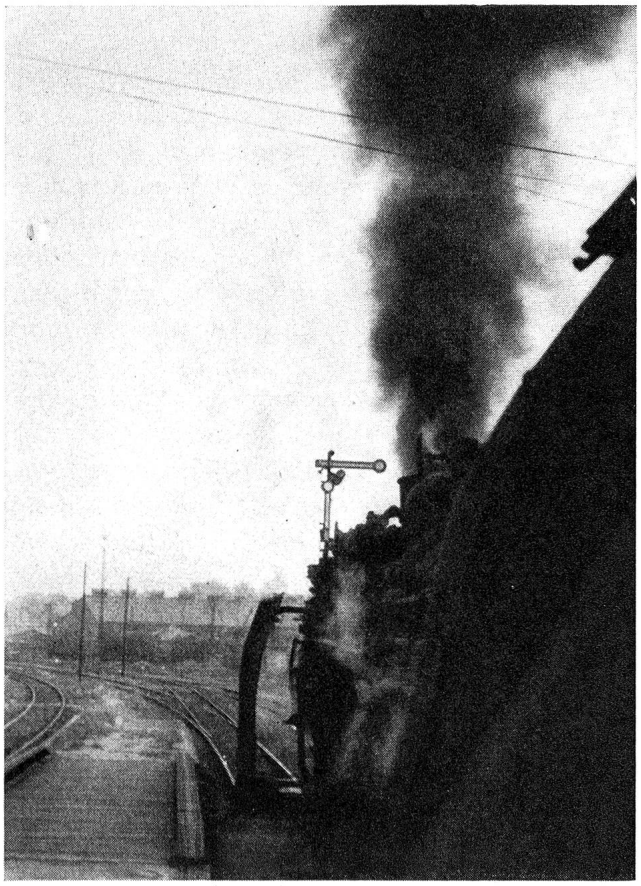
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



LE BLOCUS DE BERLIN FORCÉ PAR DES ENFANTS

A l'entrée de la zone russe, il est souvent aussi difficile de trouver une locomotive que d'obtenir un visa.

Notre convoi d'enfants de la Croix-Rouge suisse, Secours aux enfants, a franchi le blocus de Berlin. Ce fut le premier train de composition étrangère à parcourir le trajet de Gutenfürst à Berlin-Grunewald. C'était au milieu de septembre. Quelques semaines auparavant déjà, les Russes avaient ouvert la frontière à l'un de nos convois, à Helmstedt.

L'intransigeance avec laquelle les Soviets appliquent le blocus de l'ancienne capitale du Reich n'étant un mystère pour personne, ces deux concessions nous semblent représenter un privilège qui commande notre reconnaissance, pas tant pour nous, d'ailleurs, que pour les petits Berlinois: ceux que nous avons accompagnés et ceux que nous sommes allés chercher.

Mais venons-en à ce voyage, qui commence réellement à Gutenfürst, entrée de la zone russe et début des inévitables formalités; soit dit en passant, celles-ci ne peuvent être accomplies que sur place, car les autorisations de transit à travers la zone russe n'ont jamais pu être obtenues au départ de Suisse, le seul office compétent pour délivrer les laissez-passer se trouvant à la frontière.

Notre convoi est donc arrêté à Gutenfürst. Trois heures d'attente. Pendant ce temps, un officier russe, fort aimable, se donne beaucoup de peine pour nous établir les papiers nécessaires et pour nous trouver une locomotive. Enfin, nous repartons. Le blocus est franchi sans douleurs, pourrait-on dire. En effet, pour être de fer, le rideau ne nous a pas semblé particulièrement difficile à traverser! Notre convoi roule maintenant dans la zone russe, cette zone mystérieuse sur laquelle plane, pour le monde entier, un immense point d'interrogation. Nous roulons sans incident. Partout des usines, des fabriques, des hauts fourneaux. Partout on travaille. On travaille même beaucoup, semble-t-il. Partout aussi des visages fermés, fatigués, malheureux.

Minuit et quelques minutes... Le train est arrivé à Berlin-Grunewald. Les enfants dorment. Nous les laisserons reposer jusqu'au matin et, à 8 heures, des autocars viennent les chercher pour les ramener à leurs parents. Peu après arrivent les enfants que nous allons reprendre. Ils sont 600 environ qui, pâles, amaigris, s'asseyent silencieusement sur les banquettes où quelques heures auparavant leurs camarades rapatriés, aux mines resplendissantes, ont joué, ri, chanté. Les nouveaux arrivés se sont installés dans les wagons et ils attendent patiemment, gentiment, que le train se mette en marche. Ils attendront ainsi pendant deux jours et deux nuits. Il a fallu deux jours et deux nuits pour obtenir le visa collectif de sortie et pour trouver l'indispensable locomotive!

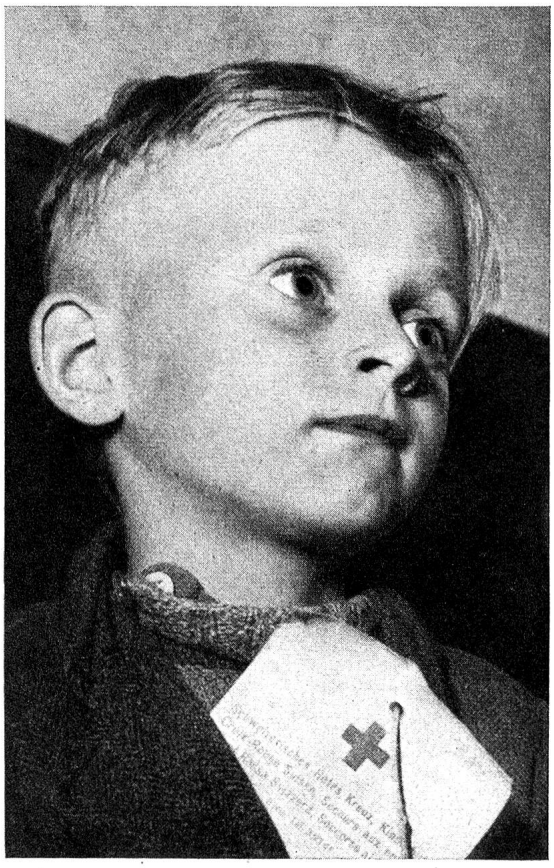
Quelques-uns d'entre nous, convoyeurs et convoyeuses, ont profité de cette attente pour aller faire un «tour en ville». Berlin! Que pourrions-nous ajouter aux descriptions, si nombreuses, hélas, et si poignantes, de cette ville en ruines. Il faudrait trouver des mots nouveaux pour parler des maisons éventrées, des quartiers rasés, de la misère et du désespoir qui suintent partout. Mais les mots sont toujours les mêmes et restent impuissants à

rendre l'impression de cauchemar que nous ressentons tous; car ce que nous ne voyons pas, ce que nous imaginons, est plus affreux encore que ce que l'on voit. Derrière le décor visible, il y a les coulisses, invisibles. Sous les ruines, il y a les caves, ces terriers misérables où, la nuit venue, se cachent comme des bêtes ces gens aux visages ternes et résignés que nous coudoyons dans la rue.

Nous aurions pu oublier que nous sommes au XXe siècle, le siècle de la Civilisation. Par bonheur, l'aérodrome de Tempelhof est là pour nous le rappeler: manifestation impressionnante de cette civilisation à la fois destructive et créatrice. Ici, nous sommes à l'un des deux bouts du «pont aérien» qui, lui, franchit le blocus sans visa ni formalités. Sans cesse, des avions atterrissent, se déchargent, repartent. Il y a toujours, en même temps, trois avions en l'air; le premier très haut, le second au-dessus du terrain d'atterrissage, le troisième roulant déjà sur la piste. Dès que les roues du second ont à leur tour touché le sol, un autre appareil pointe à l'horizon. Il prend alors la place du premier, qui se rapproche du terrain. Et ainsi de suite, comme un manège de chevaux de bois ou un mouvement d'horlogerie bien graissé. Aucun accroc, aucune fausse manœuvre. Et cela jour et nuit, semaine après semaine, mois après mois. On décharge, on transporte les colis, jour et nuit, semaine après semaine, mois après mois...

Songeurs, nous regagnons notre wagon. Personne ne parle. Chacun de nous gardera longtemps la vision de la ville anéantie, de ses caves où les êtres humains se terrent et de la ronde monotone, infernale, des avions qui se posent jour et nuit sur l'aérodrome de Tempelhof.

Bâle nous accueille au petit jour et nos enfants pâles et fatigués ouvrent des yeux émerveillés sur un monde qu'ils avaient oublié depuis longtemps. Il était temps! En effet, depuis que, chaque semaine, un train ramène en Suisse des enfants victimes de la guerre, pour la première fois au cours de toutes ces années, la ration de secours, gardée pour les cas de dernière urgence, a dû être tirée des caisses et distribuée!



L'avenir est sombre pour ce petit Berlinois. Mais il le regarde avec un courage calme et confiant.

Notre convoi en gare de Berlin-Grunewald.